



**HAL**  
open science

## Les fils de la guerre. Le "naître soldat" du Rio de la Plata révolutionnaire. 1806-1830

Alejandro, Martin Rabinovich

► **To cite this version:**

Alejandro, Martin Rabinovich. Les fils de la guerre. Le "naître soldat" du Rio de la Plata révolutionnaire. 1806-1830. L'enfant-combattant, Nov 2010, France. halshs-00574556

**HAL Id: halshs-00574556**

**<https://shs.hal.science/halshs-00574556>**

Submitted on 8 Mar 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque « *L'enfant combattant* ». – Pratiques et représentations. – Université de Picardie Jules Verne, Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits (CHS) en partenariat avec l'Université Blaise Pascal, Clermont II, CELIS.

Programme ANR Enfance, Violence, Exil (EVE).

Colloque sur <http://www.enfance-violence-exil.net> : rubrique Colloques

Alejandro Martin RABINOVICH

EHESS, Paris/ UNLPam, Argentine

*Les fils de la guerre. Le "naître soldat" du Rio de la Plata  
révolutionnaire. 1806-1830<sup>1</sup>*

Le présent travail aborde le problème de l'enfance combattante dans le cadre de la guerre révolutionnaire du Rio de la Plata, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Du point de vue de l'historien, le cas choisi offre un avantage : avant le commencement du cycle guerrier dont traitent les pages suivantes, la population locale du Rio de la Plata n'avait eu qu'une très faible expérience militaire. Ceci fit que le problème de la participation à l'effort de guerre soit posé par les autorités en termes d'une transformation générale des hommes et des enfants, qui devaient être formés à l'image de la guerre d'après un programme éducatif et disciplinaire très ambitieux mais en même temps très précis et transparent. Cette circonstance permet d'identifier facilement un certain nombre de discours, de dispositifs et de pratiques conçus spécialement pour favoriser l'insertion des enfants au phénomène guerrier.

---

<sup>1</sup> Ce travail développe certains points présents dans notre thèse de doctorat, *La société guerrière. Pratiques, discours et valeurs militaires au Rio de la Plata 1806-1852*, soutenue devant l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales le 19 janvier 2010.

Le Rio de la Plata était vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle une colonie de deuxième ordre parmi les possessions de la Couronne espagnole. Très large mais faiblement peuplée, cette vice-royauté s'étendait sur les actuelles républiques sud-américaines d'Argentine, Uruguay, Paraguay et Bolivie. Ses frontières avec les Portugais du Brésil et avec les Indiens non-soumis ayant été relativement pacifiées dès les années 1770, les effectifs militaires y étaient peu nombreux, mal équipés et mal considérés par la société locale, qui refusait systématiquement toute collaboration significative avec le système défensif colonial<sup>2</sup>.

Cette situation bascula dramatiquement en 1806 et 1807, lorsqu'à deux reprises – dans le cadre plus large des guerres européennes – des corps expéditionnaires britanniques s'attaquèrent à Buenos Aires, capitale de la viceroyauté, et à d'autres villes de la région. Face à l'attaque extérieure les forces régulières de la couronne s'effondrèrent et la tâche de la résistance tomba largement sur les épaules de la population locale. Celle-ci se militarisa de manière rapide sous la forme de milices volontaires et finit par chasser l'occupant britannique. Cette nouvelle configuration armée de la société dérangerait gravement les rapports de force locaux et servit de base aux mouvements révolutionnaires de 1810, qui donnèrent l'indépendance aux républiques sud-américaines.

Or, la guerre contre l'Espagne et les royalistes fut extrêmement longue et sanglante, se prolongeant dans toute une série de luttes civiles internes difficiles à arrêter<sup>3</sup>. Pour faire face à ce défi, le gouvernement révolutionnaire de Buenos Aires se lança décidément dans la voie de la guerre, avec une volonté explicite d'imposer la militarisation complète de la société. Les conséquences de cet essai furent très durables, l'état de guerre s'étendit de manière presque ininterrompue sur un demi-siècle, et les nouvelles générations forgées dans le feu de la guerre connurent une existence toute martiale leur vie durant.

---

<sup>2</sup> Pour une étude approfondie de la société locale, voir Garavaglia, Juan Carlos, *Les hommes de la Pampa. Une histoire agraire de la campagne de Buenos Aires (1700-1830)*, Paris, Ed. EHESS et MSH, 2000.

<sup>3</sup> Sur ce processus on peut voir, en langue française, Verdo, Geneviève, *L'indépendance argentine : entre cités et nation (1808-1821)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006 ; Stoetzer, Carlos, « La Révolution Française et les bouleversements politiques dans le Río de la Plata au début du XIX<sup>e</sup> Siècle, 1776-1813 », *Les Révolutions Ibériques et Ibéro-Américaines à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle*, Centre National de la Recherche Scientifique, 1991.

## *Un nouveau modèle d'homme*

Pour mieux comprendre les enjeux, les outils et les méthodes de cette militarisation impulsée par l'État révolutionnaire, il est besoin de s'attarder un instant sur le système de représentations qui s'attachait alors au problème de l'éducation de l'homme et de l'enfant. D'après les idées de l'époque, l'homme était avant tout un être mû par des passions. Celles-ci pouvaient être bénéfiques ou nuisibles, utiles ou dangereuses, nobles ou basses, moins de par leur nature que de par leur organisation<sup>4</sup>. La tâche sociale primordiale était de bien doser l'application de ces passions sur les corps, de combiner avec art leurs effets, de savoir les stimuler ou les restreindre avec précision en vue du résultat voulu<sup>5</sup>.

Ce travail de formation humaine était de l'ordre de la mécanique ; il était donc accompli au moyen de différents *ressorts*. Quiconque voulait agir sur les passions humaines devait d'abord trouver – inventer, découvrir, créer – le ressort adéquat, puis l'installer dans le corps du sujet et l'utiliser avec adresse<sup>6</sup>. Qu'étaient ces ressorts ? Il s'agissait notamment de récompenses et de punitions, de privilèges et de préjudices, d'éloges et de blâmes qui opéraient sur le sens de l'honneur, de la honte et notamment

---

<sup>4</sup> Le discours sur les passions est très présent dans les écrits du Rio de la Plata de l'époque. En guise d'échantillon, voir Weinberg, G. (compil.), *Epistolario Belgraniano*, Buenos Aires, Taurus, 2001, pp.286, 290, 293, 294, 301, et Iriarte, Tomás de, *Memorias*, vol.1, Buenos Aires, Ed. Argentinas, 1946, p.38 et *passim*. De manière générale, il faut se rappeler du mot célèbre de Jacques de Guibert : « Les passions naquirent avec le monde. Elles enfantèrent la guerre. » *Essai Général de Tactique*, 1773, vol.1, II. Une mise à point de ces notions et de celles, plus larges, de la sociabilité en générale, dans P. González Bernaldo de Quirós, *Civilité et politique aux origines de la nation Argentine : les sociabilités à Buenos Aires, 1829-1862*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.

<sup>5</sup> Ces notions sont déployées dans les débats autour de l'éducation et la formation de l'homme nouveau à partir de la Révolution, et occupent une place importante dans la presse de l'époque. Voir Junta de historia y numismática americana, *Gaceta de Buenos Aires, reimpression facsimilar. 1810-1821*, vol. 1, Buenos Aires, 1910, sur les récompenses: "Carta de Antonio Aristhogiton", le 7 août 1810 ; sur les stimuli, l'annonce de la création de l'Ecole de Mathématiques, le 19 août 1810 ; sur les écoles, "Educación", le 13 sept. 1810. Sur les ressorts en général et leur importance dans la discipline militaire, voir *Los amigos de la patria y de la juventud*, avril 1816, n°5, pp.33-35.

<sup>6</sup> Peut-être le meilleur exemple de l'utilisation des ressorts pour manipuler les passions, "Carta de Antonio Gez y Nocejes", *El Censor*, 1 août 1816, reproduit dans G. Espejo, *El paso de los Andes. Crónica histórica de las operaciones del Ejército de los Andes para la restauración de Chile en 1817*, Buenos Aires, Librería la Facultad, 1916, pp.53-55.

sur l'ambition de gloire<sup>7</sup>. Les intérêts matériels, l'exercice physique, les punitions corporelles savaient aussi jouer un rôle dans l'économie des passions et faisaient partie de « l'outillage » qui permettait d'opérer la machine humaine. Une étude parue en 1815 et largement répandue analysait le problème des récompenses publiques d'après la logique de l'émulation. Il concluait :

Le désir de s'élever sur autrui – connu couramment sous le nom d'ambition – est une passion naturelle dans l'homme. Tout gouvernement prudent doit l'exciter et la mettre à l'œuvre s'il veut toutefois compter sur le soutien d'un grand nombre de collaborateurs<sup>8</sup>.

Pour produire des effets véritablement transcendants, ce type de ressort devait être assemblé avec d'autres, montés dans des machines complexes telles que des institutions sociales, des clubs, des ordres, des écoles, des organisations militaires, des formes étatiques. L'État devait donc transformer les nouveaux citoyens, les façonner de manière à former un corps collectif capable d'assurer le triomphe de la Révolution. Les nouveaux hommes devaient, littéralement, être fabriqués d'après un nouveau modèle<sup>9</sup>. Cet idéal, cette image, ce moule dans lequel on allait verser les générations futures était la version la plus achevée du soldat vertueux : le citoyen-guerrier. Il était orné de toutes les vertus militaires et républicaines : courage, honneur, subordination, sacrifice de soi.

Les fils de la patrie devraient être éduqués en conséquence, puisqu'ils seraient désormais jugés d'après leur conformité avec le nouveau modèle. Mais le citoyen-guerrier était également habité par des passions spécifiques : le désir de gloire, l'esprit d'émulation, le goût du combat. Celles-ci devaient être l'objet non pas d'une éducation, mais d'une véritable formation où l'on façonnait et le corps et l'esprit. L'élite révolutionnaire entreprenait ainsi une tâche plus proche de l'ancienne *paideia* des grecs

---

<sup>7</sup> Nous analysons ce problème en profondeur dans “La gloria, esa plaga de nuestra pobre América del Sud”, *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2009, En ligne, disponible sur :

<http://nuevomundo.revues.org/index54182.html>. Pour la période coloniale voir J.C. Garavaglia, “El teatro del poder: ceremonias, tensiones y conflictos en el Estado colonial”, *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana Dr. Emilio Ravignani*, Tercera Serie, n°14, 1996, pp.7-30.

<sup>8</sup> Y. Gañez, *La crisis! o los desvíos del sistema hasta el 15 de abril, con el rumbo que se debe en adelante seguir*, Buenos Aires, Imprenta de Niños Expósitos, 1815.

<sup>9</sup> “M. Belgrano a A. de Echevarría, 8 dic. 1813”, *Epistolario, op.cit.*, pp.240-241. Sur la fonction sociale de ce type de modélisation idéale du masculin, voir G. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Editions Abbeville, 1997.

que des systèmes éducatifs modernes<sup>10</sup>. Elle ne se contentait pas de transmettre des savoirs, des contenus et des techniques spécifiques. Elle prenait en charge la création d'une nouvelle génération caractérisée par une nouvelle manière d'être : par un nouvel *ethos*.

### ***Former l'enfant-combattant***

C'est lorsque nous examinons les efforts faits pour encadrer militairement la jeunesse que la transmission pratique des nouvelles valeurs apparaît avec le plus de clarté. Cet encadrement n'était plus une nouveauté pour le Rio de la Plata révolutionnaire. L'extraordinaire vague d'enthousiasme générée par les Invasions Britanniques avait déjà montré la potentialité de la mobilisation des enfants. En 1807, en effet, les autorités avaient bien remarqué que, tandis qu'à la caserne leurs pères s'entraînaient au maniement du fusil, les enfants formaient des guérillas dans les rues et s'exerçaient aux lancers de pierre<sup>11</sup>. Dans la même ligne de mobilisation ascendante qui incorporait la totalité des adultes aux milices volontaires, les garçons présentèrent leur requête au gouvernement, demandant à être utilisés dans ce qui serait à la portée de leurs forces. Le gouvernement acquiesça et l'on forma un premier régiment d'enfants<sup>12</sup>.

Lorsque le jour de la défense de la ville face aux Britanniques arriva, cette formation se montra payante. Des enfants de huit, neuf ou dix ans participèrent à la bataille urbaine comme s'il ne s'agissait toujours que d'un jeu ; ils assistaient les artilleurs, ils aidaient à transporter les canons<sup>13</sup>. Un soldat britannique confirme effaré cette participation des enfants :

Des enfants avaient été organisés en compagnies commandées par des garçons du même âge, et avaient appris à se servir du fusil. J'ai vu l'un d'entre eux abattre plusieurs de nos

---

<sup>10</sup> W. Jaeger, *Paideia*, Paris, Gallimard, 1988.

<sup>11</sup> Voir "Carta de Ignacio Núñez", in Saleño, N. M. (dir.), *Biblioteca de Mayo, Colección de Obras y Documentos para la Historia Argentina*, Buenos Aires, Senado de la Nación, 1960, vol.1, pp.271-272.

<sup>12</sup> "Carta de Francisco Saguf", in Saleño, N. M. (dir.), *op.cit.*, vol.1, pp.45-46.

<sup>13</sup> "Oficio del Cabildo, 30 de oct. 1806", in Museo Mitre, *Documentos del Archivo Pueyrredón*, vol.1, Buenos Aires, Imprenta de Coni Hermanos, 1912, p.90.

fantassins ; il ne mesurait pas un mètre. Je ne sais plus ce qui m'étonna davantage : qu'il pût se servir du mousquet ou qu'il tuât des hommes<sup>14</sup>.

Il est donc naturel que la mobilisation des enfants ait été reprise avec élan par la Révolution. L'idée que le salut militaire de la patrie se jouait dans les écoles était au centre de l'ordre général qui établit les bases de la nouvelle militarisation de la société, celle du 6 septembre 1811. En effet, après avoir exprimé que tous les hommes naîtraient dorénavant soldats, l'ordre du gouvernement mandait :

Puisque pour triompher dans cette lutte formidable il est désormais besoin que tout soit militaire et dédié à la guerre, il faut faire que les enfants acquièrent le goût des armes, l'amour de la patrie et la haine de ses ennemis. Le gouvernement ordonne : que les ordonnances militaires soient imprimées et distribuées dans les écoles afin de familiariser les enfants avec leur lecture ; que des sergents invalides soient destinés aux écoles pour apprendre l'exercice aux enfants. Nous espérons qu'il se gravera ainsi dans leurs tendres cœurs qu'ils sont l'espoir de la patrie, et que pour la sauver, leur devise constante doit être : *Honneur et discipline*<sup>15</sup>.

Déjà en 1812, se sentirent les premiers effets de cette militarisation de la jeunesse, lorsque les enfants-soldats jouèrent un rôle important dans les fêtes et cérémonies publiques de Mai<sup>16</sup>. Ils furent rassemblés à la caserne, puis marchèrent en formation par bataillon, commandés par des officiers de l'armée régulière, vers la place centrale de Buenos Aires, où ils chantèrent des pièces patriotiques et firent feu.

Dans le cas de Mendoza aussi, la militarisation totale de la population adulte allait de pair avec la formation militaire des générations suivantes. Cette petite ville de 10 000 habitants, située aux bords de la cordillère des Andes, comptait avec trois écoles primaires. Damián Hudson (à l'époque il était un enfant de la ville) nous offre dans ses

---

<sup>14</sup> *A Narrative of the Expedition to, and the Storming of Buenos Ayres, by the British Army, commanded by lieutenant-general Whitelocke. By an officer attached to the expedition*, Londres, William Meyler éd., 1807, p.14.

<sup>15</sup> "Orden del Día de la Junta, 6 de sept. 1811", in Maillé, Augusto E. (dir.), *La revolución de Mayo a través de los impresos de la época*, vol.1, Buenos Aires, Comisión Nacional Ejecutiva del 150° aniversario de la revolución de Mayo, 1965, pp.473-475.

<sup>16</sup> Fêtes dites *Mayas*, elles célèbrent la révolution de 1810 et constituent l'élément le plus important de la nouvelle liturgie républicaine. Voir J.C. Garavaglia, "A la nación por la fiesta: Las fiestas Mayas en el origen de la nación en el Plata", *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana Dr.Emilio Ravignani*, Tercera serie, n°22, 2000.

mémoires un aperçu privilégié de la vie écolière alors que le gouvernement décida de former sur place l'Armée des Andes, l'une des plus importantes du Rio de la Plata :

L'esprit martial dominait complètement cette époque, alimenté par le plus ardent enthousiasme patriotique. Les écoles mêmes avaient été complètement militarisées. Celle de l'État [...], celle de Morales et celle de San Francisco, qui comptaient de 200 à 300 enfants chacune, formaient des petits bataillons avec des commandants, des officiers et des soldats. Ils faisaient l'exercice tous les jeudis après-midi, sous la direction d'un vieux caporal ou d'un sergent de l'armée. Les enfants apprenaient le maniement du fusil en se servant de cannes. Les jours de fête, les bataillons d'enfants occupaient une place dans la formation, à côté des unités de l'armée, et les compagnies des élèves les plus âgés faisaient même feu avec des carabines<sup>17</sup>.

Hudson lui-même fréquentait alors l'école du professeur Morales, une école primaire privée pour des enfants aisés. Afin de leur instiller l'esprit combatif et d'émulation l'école avait été divisée en deux partis : Athènes et Sparte. Tous les mercredis avait lieu une compétition où les enfants répondaient à des questions. La bande avec le plus de points avait le droit de garder le drapeau, et l'enfant avec le plus de succès recevait le titre de « premier citoyen », occupait une place privilégiée dans la classe et pouvait octroyer des pardons à ses compagnons en faute. Le système préparait parfaitement les enfants aux codes de la vie militaire qu'ils allaient connaître par la suite :

Les bandes d'Athènes et de Sparte étaient organisées d'après la hiérarchie de la milice jusqu'au grade de Colonel. Ceci permettait d'éveiller l'émulation et d'inciter les élèves à se distinguer de leurs compagnons. En effet, les places d'officier pouvaient être remportées si l'on provoquait leurs possesseurs en duel – de lecture, dessin, etc. Ainsi si l'offenseur n'était qu'un simple soldat et l'offensé était un colonel, ils devaient changer de place au cas où le dernier serait battu.

Hudson, par exemple, arriva ainsi au grade de capitaine, ce qui lui valait d'utiliser un bel uniforme les jours de parade. Il eut même l'honneur d'aller présenter une requête de la part de l'école au général en chef José de San Martín. Ces expériences, évidemment, marquaient au fer rouge les jeunes personnalités et occupent ainsi des places tout à fait privilégiées dans les mémoires de l'époque.

---

<sup>17</sup> Hudson, Damián, *Recuerdos Históricos sobre la Provincia de Cuyo*, Buenos Aires, Imprenta de Juan A. Alsina, 1898, pp.99-100, 198-200.



Un autre enfant de Mendoza, Tomás José Diaz, allait à l'école de San Francisco. Dans un très long récit écrit à un âge avancé, il confirme pleinement les propos de Hudson et raconte que lui-même faisait partie des enfants de dix à treize ans qui avaient le privilège de s'exercer avec des véritables armes à feu. Ils y apprirent la marche, le changement de vitesse, l'exercice du fusil et toutes les évolutions de bataillon. L'entraînement était sérieux et les mettait réellement en contact avec la réalité de la vie militaire. Ils pratiquaient avec les tambours de l'armée régulière ; ils allaient à la caserne emprunter des armes et des munitions.

Le jour de la fête de Mai, ils firent effectivement partie de la formation de l'armée et ouvrirent feu à l'unisson avec 3 000 ou 4 000 soldats. Diaz raconte bouleversé, les larmes aux yeux, les émotions de cette journée. À dix ans à peine, ils marchaient sous l'ovation populaire, chantaient l'hymne national parmi des milliers de concitoyens, puis recevaient l'honneur d'être commandés par le général en chef lui-même. Le résultat était évident : « nous brûlions tous d'envie d'être des soldats de San Martin »<sup>18</sup>, et en effet, de ses enfants d'école sortirent les cadres des nouvelles armées révolutionnaires.

### *L'incorporation des enfants à l'armée*

En ce qui concernait l'incorporation des jeunes hommes aux rangs, l'ordonnance du Rio de la Plata suivait celle de l'Espagne, qui copiait à son tour l'ordonnance française. La voie privilégiée d'accès aux places d'officier était donc le système de cadets réservé aux fils des familles aisées. Normalement, les cadets s'incorporaient aux régiments à partir de l'âge de 16 ans, mais ils étaient acceptés à partir de douze ans s'ils étaient fils ou petit-fils d'officiers. Dans la pratique, même des enfants beaucoup plus jeunes obtenaient des places de cadets : on retrouve aux archives des cas d'enfants de 6 et 9 ans<sup>19</sup>. Ces enfants quittaient donc un foyer familial qu'ils connaissaient à peine pour une vie de régiment qui constituerait vite tout leur monde. D'après l'ordonnance, la famille devait procurer au cadet une assistance journalière de 4 sous afin de subvenir à

---

<sup>18</sup> T. Díaz, "Historia de aquellos tiempos gloriosos, 25 de mayo 1883", Museo Mitre, Anexo San Martín.

<sup>19</sup> Manuel Alejandro Pueyrredón, par exemple, était cadet à l'âge de neuf ans. Pueyrredón, Manuel A., *Memorias inéditas del Coronel Manuel A. Pueyrredón: Historia de mi vida; Campañas del Ejército de los Andes*, Buenos Aires, Editorial Kraft, 1947, pp.22-26.

ses besoins. Il n'était pas permis d'avoir plus de deux cadets par compagnie d'infanterie ni plus d'un dans la cavalerie : ces enfants grandissaient alors dans un monde d'adultes, apprenaient très vite les ressort de l'obéissance et de la subordination.

Grâce à quelques dizaines de mémoires autobiographiques qui en parlent nous pouvons suivre en détail les expériences de ces jeunes hommes. Considérons par exemple le cas de Lorenzo Lugones. Fils d'une importante famille de Santiago del Estero vite décidée pour la révolution, il fut offert par son père aux armées qui marchaient au nord. À quinze ans à peine il se vit soudain cadet, incorporé à la suite du Général en chef, placé sous la protection directe du Secrétaire de la Guerre, avec un uniforme flamboyant neuf et une bourse bien fournie : c'était une incorporation d'élite parfaite. Sa participation aux longues décennies de guerres sanglantes à venir s'ouvrit comme dans un songe vers la beauté et l'aventure dès qu'il franchit le seuil de la porte familiale pour rejoindre la troupe qui marchait dans les rues :

Je sors alors de chez moi, très satisfait d'être devenu un gentilhomme cadet, mais sans encore comprendre au juste ce que je suis. L'appareil militaire flamboyant, l'éclat des armes, le bruit des tambours et de la musique m'électrifient, me ravissent. Captivé par les émotions qui enivrent mes sens, je me vois voler vers des scènes où je suis représenté d'une manière indéfinissable. Croyant à peine ce que je suis en train de voir, je ressens des émotions que je ne peux pas m'expliquer : tout attire puissamment mon attention, tout me charme et m'étonne au milieu de ce flux et reflux de mouvements incompréhensibles<sup>20</sup>.

Moins prodigue de ses enfants était Cázeres, l'un des notables de la Bande Orientale. La veille de la bataille du Cerrito, en 1812, les chefs de l'armée patriote faisaient étape dans sa ferme. Dans la soirée, le chef de l'état-major en personne lui demanda de consacrer l'un de ses enfants à la carrière militaire. Il prétextait le jeune âge de ses fils et s'offrit lui-même et vingt esclaves en échange. L'officier persévéra et tenta alors le jeune Ramón, âgé de 14 ans, qui raconte :

Il m'offrit un poste de cadet dans l'artillerie et promit de me faire sous-lieutenant [*alférez*] avant les quatre mois si j'acceptais. Il m'offrait en outre un uniforme avec galon au bras et au collet, et une jolie épée. Moi, qui ne désirais pas autre chose que d'en porter une ; moi qui brûlais dans l'enthousiasme phosphorique qui nous électrisait tous au début de la révolution, j'acceptais sa proposition parmi les applaudissements de l'assistance : mon père resta taciturne et soucieux. On fit apporter du papier et de l'encre et on me dicta la

---

<sup>20</sup> Lugones, Lorenzo, *Recuerdos Históricos sobre las campañas del Ejército Auxiliador del Perú*, Buenos Aires, Imprenta Europa, 1888, p.17.

requête où je demandais une place dans l'artillerie. Monsieur Viana acquiesça sur le champ et me fit cadet<sup>21</sup>.

Avec la prolongation indéfinie de la guerre, des centaines d'enfants cadets suivraient cette carrière et consacraient leurs vies au métier des armes. On les retrouve dans toutes les campagnes de la période, beaucoup d'eux ne quittèrent l'armée que lorsqu'ils n'ont pu plus monter à cheval. Aux archives, on rencontre de feuilles de service comme celle-ci : Juan Isidro Quesada, né en 1802, cadet en 1808, fit toute la guerre de l'indépendance et toutes les guerres civiles pour participer à sa dernière bataille en 1859, avant de passer au corps d'invalides. Il était alors âgé de 57 ans, dont il avait passé 51 en service, en campagne, au bivouac, à la caserne, il avait fait la guerre sur tout le territoire du Rio de la Plata et aussi dans la plupart des pays voisins<sup>22</sup>.

Or, tout comme la militarisation des adultes déborda très vite le cadre de l'armée régulière qui voulait lui être imposé, pour éclore dans une multiplicité de forces miliciennes, ethniques, irrégulières, la consécration des enfants à la guerre dépassa les murs de l'école et le système des cadets. Ainsi vit-on surgir, à côté des bataillons d'enfants écoliers, des guérillas enfantines qui apprenaient leur propre type de guerre dans les alentours des villes. Ceci avait posé des problèmes depuis 1807. Dans une lettre de l'époque on lisait :

Il a fallu publier un décret punissant les parents qui autorisaient leurs enfants et leurs valets à participer aux armées de garçons qui se formaient et, représentant soit les Anglais soit les Espagnols, avaient déjà causé plusieurs malheurs. Ils avaient pris l'habitude de sortir tous les jours de fête à la campagne en s'attaquant ardemment avec des cannes en forme de sabre, de pistolets et de fusils, avec de l'artillerie en bois et des grenades en pierre. Il y avait toujours du monde pour observer la bataille où s'entremêlaient les grands et les petits. Finalement, fut rendu nécessaire le décret interdisant ce divertissement martial<sup>23</sup>.

De la même manière, dans le Mendoza ou le Buenos Aires révolutionnaire, les jeux de guerre étaient devenus le principal sport des enfants. Les dimanches et les jours

---

<sup>21</sup> Cázeres, Ramón de, "Escritos Históricos del Coronel Ramón de Cázeres", *Revista Histórica*, Montevideo, n°29, 1959, pp.382-384.

<sup>22</sup> Quesada, J.I., "Noticia sobre su vida y servicios", in Saleño, N. M. (dir.), *op.cit.*, vol.2, pp.2013-15.

<sup>23</sup> "Carta de J. Gascón, Buenos Aires, 18 de sept. 1806", reproduit dans *Diario de un Soldado*, Buenos Aires, Ministerio del Interior, Comisión Nacional ejecutiva 150° Aniversario de la Revolución de Mayo, 1960.

de fête, tandis que les adultes accomplissaient leur service milicien, la jeunesse se divisait en armées opposées. Elle se livrait des batailles rangées à coups de pierre ; elle signait des traités, faisait des prisonniers, persécutait les vaincus<sup>24</sup>. De nombreux blessés en résultaient. Le gouvernement feignait à chaque fois d'interdire le jeu, mais il était trop profondément ancré dans l'être de la nouvelle société. À quoi d'autre allaient jouer ces enfants nés soldats, dont les parents étaient partis se battre dans des contrées lointaines ? Question plus troublante encore : à quoi bon les arrêter, si dans leurs jeux ils manifestaient cette propension à la guerre que la société et l'Etat révolutionnaire s'étaient donné tant de mal à installer en eux ?

---

<sup>24</sup> Hudson, Damián, "Costumbres", *Revista de la Junta de Estudios Históricos de Mendoza*, 2<sup>o</sup> époque, n<sup>o</sup>7, 1972, p.439.